63e ANNÉE — JUILLET 1920

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

La méthode expérimentale dans les études psychiques

Les exigences de la méthode expérimentale sont sa force. Plus nous seront sévères dans l'admission et dans l'interprétation des faits, et plus solidement notre démonstration sera établie.

Les facultés supranormales dont nous étudions les manifestations, communications médiumniques, prémonitions, vue de l'avenir, volonté agissant sans la parole et sans aucun signe, télépathie, vue à distance, action de l'esprit en dehors des sens physiques, ne pourraient-elles, à la rigueur, être attribuées à des propriétés inconnues de notre organisme vital? L'homme se connaît-il lui-même entièrement? Son évolution est-elle arrivée à son terme? Ces facultés psychiques supranormales ne pourraient-elles appartenir au cerveau?

Nous devons tout étudier en libre examen, en entière liberté de conscience, sans aucune idée préconçue, sans l'entrave d'aucun système.

Il est utile de répondre à un certain nombre d'objections souvent présentées contre nos affirmations.

D'abord à la première, à celle de la valeur contestable du témoignage humain. Nous avons plus d'une fois signalé la faiblesse scientifique de ces témoignages, et nous savons que nous devons perpétuellement nous en défier. Ils sont incertains, varient avec le temps, et ne s'accordent même pas sur des événements actuels, où il semble que l'unanimité devrait être habituelle. On voit mal. Chacun voit avec ses yeux et *avec son esprit* (même dans les observations astronomiques si précises : c'est ce qu'on appelle l'équation personnelle). Les relations des témoins d'un même fait diffèrent entre elles, et, d'autre part, les souvenirs se modifient facilement, même en admettant une bonne foi parfaite et une sincérité absolue, ce qui n'existe pas toujours. Reconnaissons aussi que dans notre singulière espèce humaine, on rencontre des inconscients et des farceurs, dépourvus de tout scrupule et de tout sentiment d'honneur, ou de simple honnêteté. Nous devons donc nous tenir constamment en une extrême circonspection. Mais de là à tout refuser, à tout nier, il y a un abîme que les sceptiques ne paraissent pas mesurer.

Malgré l'incertitude reconnue des témoignages historiques, il est assez difficile de douter que le roi Henri IV ait été poignardé à Paris, le 14 mai 1610, rue de la Ferronnerie, par un nommé Ravaillac ; que le roi Louis XIV ait révoqué l'édit de Nantes, en appauvrissant la France d'excellents citoyens ; que le corps de Napoléon repose aujourd'hui dans un sarcophage de marbre, sous le dôme des Invalides, et que certaines armées se soient entrechoquées dans nos régions de l'Est, du 3 août 1914 au 11 novembre 1918. Nous pouvons tous convenir, semble-t-il, sans trop nous compromettre, que Louis XVI est mort guillotiné.

Il y a des limites au scepticisme et à l'incrédulité. Les arguties et les sophismes de la dialectique la plus subtile n'empêchent pas les faits d'exister.

D'autre part, on objecte, parfois, que les relations extraordinaires dont nous discutons ici la valeur et la portée soient plutôt signalées par des gens du vulgaire que par des savants accoutumés aux rigueurs de la méthode expérimentale. Qu'y a-t-il de surprenant là? Est-ce que l'immense majorité de l'espèce humaine n'est pas composée de vulgaires ignorants? Peut-on compter un esprit scientifique sur mille? Il y en aurait 38.000 en France. Ils n'y sont pas. Admettrons-nous 3.800, soit un sur 10.000? C'est peut-être trop peu. Ne soyons pas trop sévères ; admettons-en le double, quelque chose comme 8.000. Ce serait un homme

instruit sur 5.000 environ — homme ou femme, cela va sans dire. Eh bien, cette proportion n'est-elle pas sensiblement la même dans l'ensemble des constatations psychiques?

Malheureusement, en général, les personnes appartenant aux classes supérieures de la Société, les savants, les érudits, les penseurs, les écrivains, les magistrats, les prêtres, les médecins, etc., se tiennent dans une réserve discrète, comme s'ils avaient peur de parler. Ils sont moins libres, ont des intérêts à sauvegarder, et se taisent, tandis que les autres parlent. Cette couardise, cette lâcheté, est absolument méprisable. De quoi a-t-on peur? Nier les faits par ignorance, c'est excusable. Mais ne pas oser avouer ce qu'on a vu : quelle misère !

Il y a d'autres criminels que ceux qui sont dans les prisons : ce sont les hommes cultivés qui connaissent des vérités qu'ils n'osent révéler par crainte du ridicule ou par intérêt purement personnel. Au cours de ma carrière, j'ai rencontré plus d'un de ces « hommes de science », fort intelligents, très instruits, qui avaient été témoins ou avaient eu connaissance de faits psychiques irrécusables, qui *savaient* l'existence indéniable de ces phénomènes, et n'osaient rien dire, par un sentiment de mesquinerie impardonnable chez des esprits de réelle valeur, ou chuchotaient très mystérieusement, avec la peur d'être entendus, leurs témoignages qui seraient d'un poids si considérable pour le triomphe de la vérité.

De tels hommes sont indignes du monde savant.

Plusieurs d'entre eux appartiennent à ce qu'on appelle « la haute société » et croiraient se compromettre en paraissant crédules, quoi qu'ils croient, d'autre part, à des dogmes absurdes. Je pourrais écrire ici le nom d'un membre de l'Institut, d'une valeur scientifique réelle, qui pourrait servir de témoin compétent sur les phénomènes métapsychiques étudiés, mais qui ne veut et n'ose rien avouer, parce qu'il est catholique pratiquant, et que son directeur de conscience lui a déclaré que l'on doit laisser à l'autorité de l'Église le domaine de ces questions.

Une partie du clergé est hostile à ce genre d'études et pense que l'Église doit en conserver le monopole. Cette opinion date des temps bibliques. L'évocation des morts était formellement interdite aux Hébreux, et Saül a enfreint ses propres décrets en allant consulter la pythonisse d'Endor et appeler l'ombre du prophète Samuel. Peut-être n'avait-on pas tort de faire cette défense au vulgaire incompétent, qui peut si facilement glisser sur la pente des pires sottises. Mais empêcher, de nos jours, les hommes instruits, pondérés, réfléchis, d'étudier ces problèmes, leur enseigner que Dieu ne leur a pas donné la raison pour

s'en servir, qu'ils doivent humilier cette raison devant les affirmations d'une Révélation divine contestable, prétendre que la question de la nature de l'âme et de sa survivance, qui intéresse si personnellement chacun de nous, est réservée à une caste de casuistes s'adjugeant le droit de juger et de décider entre le vrai et le faux, entre Dieu et le diable, représente véritablement un étrange raisonnement et un anachronisme nous reportant au moyen-âge. Que de crimes l'Inquisition n'a-t-elle pas commis dans ses innombrables procès de sorcellerie ! Il y a là, dans les idées actuelles, dominant encore une certaine classe d'hommes et de femmes, une erreur formidable, extrêmement nuisible à la recherche de la Vérité.

Cette aberration inexcusable rappelle aux astronomes l'interdiction faite, au dix-huitième siècle, par le directeur de l'Observatoire de la marine, Delisle, à son astronome adjoint Messier, de révéler à ses collègues la découverte qu'il venait de faire du retour de la comète de Halley. Ce scandale scientifique est arrivé le 21 janvier 1759. Ce jour-là, le jeune et timide observateur (né en 1730) avait découvert, du haut de la tour actuelle du musée de Cluny, rattaché aux Services du ministère de la Marine, l'astre errant dont le retour était impatiemment attendu par tous les mathématiciens du monde, alors divisés à propos de l'attraction newtonienne, combattant pour et contre la théorie de la gravitation. Clairaut ayant calculé que les perturbations produites par Jupiter devaient retarder de deux ans le retour de la fameuse comète de 1682 annoncé par Halley pour 1757. Sur l'injonction de son maître, Messier garde le silence sur ses observations, mais continue de suivre consciencieusement la marche de la comète dans le ciel, pendant tout le mois de février. Personne n'en sait rien, et toute l'Académie des sciences discute, ainsi que la Société royale de Londres. L'astre errant se rapproche du soleil en mars et disparaît dans ses rayons. Les observations sont donc arrêtées. Cependant, l'astronome français a tracé la route qu'il devra prendre en sortant de ces rayons et se promet de l'y rechercher après cette sortie. Or, il se trouve que la comète a été vue en Allemagne et calculée également. Alors Delisle permet à son élève une confidence accueillie par des murmures. On lui pardonne à peine son silence, en considérant qu'il n'a aucun titre officiel, qu'il appartient à son directeur, qu'il a 29 ans et Delisle 71 (j'ai rapporté cette histoire au *Bulletin de la Société astronomique de France*, de 1917, en exposant la révision que j'ai faite, à mon observatoire de Juvisy, depuis 1883, des 103 nébuleuses et amas d'étoiles découverts par Messier à la tour du musée de Cluny).

Défendre de faire connaître des faits utiles au progrès des connaissances humaines ! N'est-ce pas là un véritable crime?

Il est pourtant incontestable qu'un certain nombre de témoins des phénomènes dont nous nous occupons restent obstinément muets sur leurs expériences personnelles, les uns obéissant à un mot d'ordre, les autres craignant l'ironie des voisins, d'autres s'imaginant que leur dignité serait compromise, beaucoup par simple lâcheté ou par une blâmable indifférence.

***

L'objection tirée de l'incertitude des témoignages humains est, me semble-t-il, entièrement éliminée par les raisonnements qui précèdent. Il en est une seconde, non moins importante à élucider pour notre conviction, sur les facultés intrinsèques de l'âme et sur son existence indépendante du corps.

Ces phénomènes, qui semblent si extraordinaires, ne pourraient-ils avoir une cause physique? L'homme s'ignore lui-même ; il n'a pas jaugé le réservoir d'énergies, de forces inconnues qu'il possède en son être. La biologie s'arrête à la surface, aux manifestations apparentes, et les physiologistes avouent qu'ils ignorent certains mécanismes de notre machine humaine, notamment en ce qui concerne le fonctionnement des centres nerveux.

Dans la Chimie de l'Univers, on tend de plus en plus vers l'unité de matière.... Est-il absurde de rechercher le principe même de notre vie pensante, quelque nom qu'on lui donne : âme, moteur énergétique, fluide électrique?

Lorsque nous récapitulons devant nos yeux les découvertes dues au génie de l'homme, l'invention du télescope, du microscope, des appareils mus par la vapeur, des applications de l'électricité, de la photographie terrestre et céleste, de l'analyse spectrale, de la navigation aérienne, du télégraphe électrique, du téléphone, du phonographe, du cinématographe, de la télégraphie sans fil, nous ne pouvons pas ne pas admirer la puissance de l'esprit humain. Il est difficile à un penseur de voir passer un train emportant des milliers de voyageurs, des millions de kilogrammes de marchandises, ou d'assister au départ d'un transatlantique, ces palais flottants, sans être frappé de la force prodigieuse de la vapeur, inconnue avant Papin et Fulton. Lorsque nous causons par le téléphone entre Paris et Rome, il nous est impossible de ne pas admirer que la voix est transportée non avec la lenteur du son, mais avec la vitesse de l'électricité, par une double transformation d'ondes qui n'ont aucun rapport entre elles. Et la téléphonie sans fil, plus fantastique encore, qui projette dans l'espace des paroles silencieuses, insoupçonnées, qui nous frôlent à notre insu et vont se reconstituer en voix

claire, en sons nettement articulés, pour l'auditeur qui les perçoit à l'appareil récepteur radiotéléphonique ! Les mots prononcés au poste émetteur s'envolent à travers l'espace, avec la vitesse de l'éclair, sous forme d'ondes : voix muettes, non perceptibles dans leur voyage aérien, et que n'importe qui peut néanmoins entendre s'il possède l'instrument auditif approprié. Si notre oreille était douée des propriétés de l'appareil récepteur d'un petit radio-téléphonique, nous percevrions ces « voix de l'espace », qui vont se faire entendre à des centaines de kilomètres. Si notre œil était construit comme la plaque photographique, nous verrions des radiations auxquelles notre nerf optique reste insensible. Le monde serait pour nous tout autre qu'il est.

Si nous étions tous doués des facultés supranormales particulièrement développées chez certains êtres, les forces inconnues dont nous nous occupons ici, sembleraient toutes naturelles et nous aurions une autre compréhension de la nature et de la vie.

Lors donc que nous constatons tous ces progrès de la science, nous ne pouvons nous empêcher de les voir se continuer dans l'avenir. Si, par exemple, il est prouvé qu'un mourant aux États-Unis ou en Chine révèle sa mort à un ami habitant la France ou l'Angleterre, et qu'un mort vient nous apprendre dans quelles conditions il est passé de vie à trépas, nous ne pouvons nous empêcher de songer à l'évolution graduelle des connaissances humaines et nous demander jusqu'où s'étendront, dans l'avenir, les conquêtes mentales de l'habitant de la Terre.

L'homme est-il aussi puissant que la nature? Serait-il même plus puissant?

Oui et non.

L'homme a créé des choses que la nature n'avait pas inventées.

Par exemple la roue.

Sans cette invention d'une rondelle tournant autour d'un axe, la locomotion par les chevaux ou par la vapeur n'existerait pas.

Or, remarque curieuse, la nature n'a produit aucun animal se mouvant par ce procédé. Toujours des membres articulés, des jambes, des nageoires, des ailes.

Dans l'invention d'une roue, l'homme a surpassé la nature.

Cette invention est aussi vieille que l'humanité. Mais qu'aurait-on fait sans elle?

Quel chemin parcouru, depuis cette invention simplice jusqu'à la navigation aérienne !

Jusqu'où l'homme ira-t-il dans son progrès?

N'a-t-on pas réussi, non seulement à parler à distance, mais encore à écrire, à dessiner, à envoyer un portrait?

Lorsque je publiai mon ouvrage *La Fin du Monde* (1893), quelques critiques ignorants de nos études ont qualifié de purement imaginaires les figures des pages 273, 307 et 367, qui montrent, la première, un habitant de Paris voyant, de son lit, une bayadère dansant à Ceylan, en un cinéma improvisé ; la seconde, une apparition due à la transmission des ondes éthérées ; la troisième, Omégar arrivant aux pieds d'Éva, qui l'avait appelé à travers l'immensité de l'Océan. Ce progrès a été réalisé graduellement, comme ont été réalisés les aéronefs de la première page. Tout arrive.

On peut donc soutenir que les faits transcendants qui sont l'objet de nos études, peuvent être dus, en partie, à la puissance productrice des facultés humaines. Mais on n'est pas autorisé par là à conclure que ces facultés soient des propriétés du cerveau matériel. Elles témoignent de la valeur personnelle de l'âme.

Examinons de près l'objection de facultés transcendantes pouvant être attribuées au cerveau lui-même, être considérées comme cérébrales et non pas d'essence spirituelle. Analysons, disséquons un des exemples, que j'ai publiés dans *La Mort et son mystère*, soit, au hasard, celui de la page 335.

Le 27 juin 1894, vers 9 heures du matin, le Dr Gallet, alors étudiant en médecine à Lyon, travaillant dans sa chambre, en compagnie d'un camarade d'études, le Dr Varay, pour le premier examen de doctorat, et très absorbé par son travail, en est distrait impérieusement par une phrase intérieure obsédante, lui répétant ces mots : « M. Casimir Périer est élu Président de la République par 451 voix. »

L'étudiant écrit cette phrase sur un papier, qu'il tend à son compagnon, en se plaignant de l'obsession. Varay lit, hausse les épaules, et sur l'insistance de son ami croyant à une prémonition réelle, le prie, assez durement, de le laisser travailler en paix.

Après déjeûner, les deux camarades rencontrent deux autres étudiants, M. Bouchet, actuellement médecin en Haute-Savoie, et M. Deborne, actuellement pharmacien à Thonon, et les trois compagnons rient quelque peu d'une pareille prophétie, les candidats officiels à la présidence de la République étant MM. Brisson et Dupuy.

L'élection se faisait, ce jour-là, à Versailles, à 2 heures.

Or, tandis que les étudiants lyonnais se rafraîchissaient à la terrasse d'un café, les camelots passent et crient :

« M. Casimir-Périer est élu Président de la République par 451 voix. »

Les sceptiques les plus endurcis seraient mal venus à contester ce fait de prémonition précise, cinq heures avant l'événement, attendu qu'il a été confirmé par la triple attestation des trois témoins.

Ne voir là qu'une coïncidence fortuite est inadmissible.

Je n'insiste pas. Nous avons des centaines de cas analogues.

La question qui se pose ici est de savoir si ce fait prouve l'existence dans l'homme — ou à côté — d'un élément psychique différent de l'organisme physique, ou s'il serait possible d'attribuer cette divination de l'avenir au cerveau, à des facultés cérébrales inconnues.

Cette question ne se résout-elle pas par elle-même?

Attribuer à un groupement de molécules matérielles, à une action chimique, mécanique, d'un fourmillement d'atomes quelconques, la faculté de voir ce qui n'existe pas encore, ce qui arrivera dans plusieurs heures, plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années, *est une pure hypothèse, et ne s'appuie sur aucune base scientifique.* De plus, c'est une hypothèse absurde en elle-même. A force de vouloir faire de la science pratique, on tombe dans l'idiotie, on cesse de raisonner logiquement.

La méthode scientifique la plus sévère établit avec certitude que les faits métapsychiques ne peuvent plus être niés, doivent désormais être inscrits dans le cadre agrandi de la science positive, transformée, ne peuvent être attribués à des fonctions cérébrales et prouvent l'existence de l'âme comme entité indépendante de l'organisme corporel.

Nous analyserons un jour, avec la même méthode, la question des êtres invisibles, des Esprits.

Camille FLAMMARION.

Après la Canonisation

Le progrès, quelquefois, se fait bien lentement. C'est que le flambeau qui doit éclairer sa marche subit trop souvent les atteintes des amis de l'obscurité ; mais la vérité finit toujours par l'emporter dans sa lutte contre les ténèbres. L'histoire de l'humanité en contient de nombreux exemples et, de temps à autre, nous en voyons quelque nouvelle preuve éclater lumineusement sous nos yeux. Il a fallu cinq cents ans à l'Église pour achever la révision d'un procès qui restera comme l'une des plus monstrueuses iniquités qui aient été commises ; et l'on conçoit bien l'embarras dans lequel se trouvait le chef suprême de la catholicité, chaque fois que la question était portée devant lui. La victime n'était qu'une humble fille des champs, certes ; mais, grande entre les plus grandes, par son héroïsme et la pureté de sa vie, elle fut cependant

condamnée par des prêtres, des évêques, parce qu'elle avait écouté *les Voix* qui lui commandaient de délivrer son pays.

Oui, Jeanne avait écouté *ses Voix*, et, pour ses féroces accusateurs, c'était là son plus grand crime ! L'évêque de Lisieux déclara que les révélations qu'elle avait reçues ne pouvaient avoir qu'une origine diabolique, et celui de Coutances la jugea également livrée au démon.

On est vraiment stupéfait de voir tant de théologiens, tant de docteurs, combattre la croyance aux révélations, à l'intervention des êtres surnaturels, mais *bons*, alors que leur foi au démon restait entière !

On sait comment fut conduit le procès de la malheureuse jeune fille et quel en fut le résultat. Nous ne pouvons aujourd'hui, comme nous le voudrions, mettre en lumière des faits que trop d'ennemis de la vérité ont intérêt à laisser dans l'ombre ; mais un savant, M. Jules Quicherat, a publié, sous les auspices de la *Société de l'Histoire de France*, cinq volumes (1) renfermant tout ce que les chroniqueurs du temps de Jeanne d'Arc ont écrit sur elle, ainsi que la minute authentique de son procès, contenant son interrogatoire et ses réponses. On peut trouver là, appuyé sur des témoignages irrécusables, le récit du long martyre que notre héroïne dut subir.

Des prêtres avaient condamné Jésus parce qu'il s'était dit *fils de Dieu*. Jeanne, ayant été appelée « fille de Dieu » par ses voix, fut, comme Jésus, condamnée à mort par les prêtres ; mais combien plus cruelles et plus longues furent les souffrances qu'elle eut à endurer !

Excommuniée, rejetée par l'Église comme un membre infecté d'hérésie, dont la « pourriture » pourrait gagner le corps mystique de Notre-Sauveur, déclarée *sorcière*, *dissolue*, *invocatrice de diables*, *idolâtre*, *schismatique* et *relapse*, l'innocente vierge de Domrémy fut brûlée vive, le 31 mai 1431, sur la place du Marché, à Rouen.

Cinq cents ans après, l'Église, en grande pompe, en fait une sainte par la canonisation. Nous voulons croire que cette réparation tardive a été inspirée par le seul amour de la justice et de la vérité : Il n'est jamais trop tard pour bien faire ! Mais, tout de même, le bon peuple de France n'avait pas attendu si longtemps, pour honorer la mémoire de l'héroïne, qui est la plus pure gloire de notre pays et l'honneur de l'humanité !

Maintenant, quelle conclusion pouvons-nous tirer, nous spirites, du revirement complet qui vient de se produire au sein de l'Église, sur

(1) *Procès de Jeanne d'Arc*, par Jules Quicherat (Paris, Jules Renouard, 6, rue de Tournon, 1861).

la façon d'envisager la question des *voix* et des *apparitions*, qui firent condamner Jeanne au bûcher? S'il est une médiumnité solidement établie, absolument incontestable, c'est bien celle de la sublime jeune fille qui, déjà entourée de flammes, quelques minutes avant de mourir, proclamait encore la réalité des manifestations dont l'Église vient de s'occuper.

Alors, pouvons-nous espérer que, grâce au nouveau jugement qui vient d'être rendu et qui déclare *sainte* celle qui fut condamnée comme *sorcière* et *invocateresse* de démons, les prêtres d'aujourd'hui, ouvrant enfin les yeux, cesseront d'accuser nos médiums d'entretenir des relations avec le diable, et consentiront à chercher, comme nous, à s'instruire avec eux?

S'il en était ainsi — ce dont nous ne sommes pas encore bien sûrs — la canonisation n'aurait pas été sans utilité.

KERMARIO.

Le jugement de l'Eglise

III

Providence glacée

Glacée ! Ce qualificatif appliqué à la Providence des spirites, je le trouve dans un livre où l'idée nouvelle ne jouit pas de la moindre considération. L'auteur, un ecclésiastique, a le ton d'un procureur assez habile qui, du commencement à la fin de son réquisitoire, avec une modération calculée, accumule sur la tête du prévenu le plus possible de charges, dans l'espoir d'obtenir une condamnation. Assurément les amis fervents de l'Église se délectent à cette lecture ; les critiques avisés se méfient, parce qu'ils n'y trouvent pas la haute impartialité d'un penseur, planant au-dessus des partis. S'il faut croire notre polémiste, Dieu, d'après le Spiritisme, serait l'esclave des lois de la nature. Inutile de lui adresser des prières, puisqu'il n'y répondra jamais par des miracles. On n'est pas plus insensible : Providence glacée.

Que faut-il entendre par le miracle? Je prends la définition de Littré dans son Dictionnaire : « Un acte contraire aux lois ordinaires de la nature et produit par une puissance surnaturelle ». Elle s'adapte assez aux phénomènes invoqués par le spiritisme dont le célèbre écrivain avait d'ailleurs une connaissance assez superficielle. De son temps, le

psychisme ne s'imposait pas encore à l'attention des savants, du moins avec autant d'autorité : les choses ont bien changé depuis.

Raisonnons, pour plus de clarté, sur un cas particulier, le message de l'Esprit Piguet, auquel nous avons consacré un chapitre. Cherchez dans la vie des Saints, tant préconisés par l'Église, vous n'y trouverez rien de plus étonnant. Voilà une personnalité du monde invisible qui écrit sur un mouchoir, dans les conditions que nous avons indiquées, une lettre dont le graphisme, notamment celui de la signature, est une des plus fortes preuves d'identité. Sommes-nous dans le surnaturel?

Cette personnalité possède certainement des connaissances et des pouvoirs qui dépassent notre entendement. Elle n'a pas agi contrairement aux lois de la nature ; elle s'est servie de lois que nous ignorons. Ce qui nous paraît supranormal est pour elle normal. Nous sommes à son égard ce que serait un sauvage du centre de l'Afrique, si on le mettait subitement en rapport avec un savant manœuvrant un phonographe. Le pauvre noir n'en reviendrait pas, à moins qu'il ne fût trop abêti pour être capable d'admirer, ce qui est le fait d'un grand nombre de blancs que les phénomènes les plus stupéfiants n'étonnent guère, parce qu'ils se jugent trop intelligents pour les prendre au sérieux. L'Esprit qui communique avec nous use de son libre arbitre, comme nous faisons quand, nous livrant à des expériences de physique ou de chimie, nous produisons des résultats que le cours ordinaire des choses n'eût pas amenés. Il est de la sorte, mais pas autrement, au-dessus de la nature.

Le spiritisme, loin d'exclure la croyance aux miracles, ainsi compris, repose au contraire sur elle : comment serait-il logiquement interdit au spirite d'attribuer à l'Esprit Suprême un genre de puissance constaté chez les Esprits? Ce qui le caractérise essentiellement, c'est d'admettre qu'on puisse communiquer avec les désincarnés ; il n'est pas rivé à un système de philosophie, et si les messages médianimiques ont parfois une teinte de panthéisme, rien ne l'oblige à donner son assentiment. Les Esprits ne sont pas en métaphysique, beaucoup plus avancés que nous, ceux du moins avec qui il nous est possible d'entretenir des rapports, car, dans les profondeurs insondables de l'espace, il existe des Esprits considérablement plus évolués et mieux renseignés sans doute sur les questions de l'origine et de la fin de l'univers, mais trop éthérés pour se mêler à notre matière. Accusez, si vous en éprouvez le besoin, certains spirites d'être panthéistes ; ils ne s'en offenseront peut-être pas. Gardez-vous d'englober le spiritisme dans cette accusation, car il a des partisans qui, sans aucune inconséquence, la repoussent à bon droit.

Ils croient comme vous, théologien honoré du *Nihil obstar* et de

l'*Imprimatur* (ce qui, entre parenthèses, ne saurait être une garantie d'infaillibilité) à l'existence d'un Dieu infini. Puisqu'il occupe tout l'espace, il se trouve en vous, en moi, chez le voisin, partout. Serait-il donc le grand Pan? Que deviennent alors les individus avec la conscience, le libre arbitre, l'idée de justice qui les pose les uns en face des autres, bien distincts, obligés de se respecter réciproquement, si réels que la mort, au lieu de les anéantir, les transforme pour une vie plus intense? Le panthéisme se réduit au déterminisme universel, dans l'unité de substance, tandis que, par le spiritisme, nous nous établissons dans la doctrine du moi libre, responsable, permanent, engagé sur la voie d'un destin dont il est en partie l'artisan. Comment résoudre ce problème d'un moi fini qui ne se confond pas avec un Dieu infini? Plus j'y réfléchis, la tête appuyée sur une main, la plume dans l'autre, moins je me sens capable de répandre un peu de lumière dans cette obscurité. Nous avons beau, honoré Monsieur, pour dissimuler notre impuissance, nous réfugier dans le vocabulaire de la métaphysique, avec de grands airs : le mystère nous y suit et nous rapetisse. Devant ces questions, nous ne sommes tous, bergers ou brebis, que des pygmées ; ne jouons pas au géant. La Nature nous a condamnés aux antinomies. Que de mystères aussi dans votre catéchisme, à commencer par celui de la Trinité, rendu encore plus impénétrable par vos explications ! Pour ma part, en un sujet où les penseurs les plus puissants n'ont émis que des hypothèses sans doute respectables, mais toujours discutées, je n'ai pas la prétention de produire l'évidence contraignante, en prononçant le mot décisif ; je me contente de parier, à l'exemple de Pascal, pour la doctrine qui me semble la mieux justifiée, et, si vous me plaignez de n'être qu'un individualiste, je vous reproche de n'être qu'un croyant par procuration, sur le témoignage d'une Église dont l'autorité ne résiste pas à la discussion.

Nous croyons, vous et moi, au Dieu infini et néanmoins personnel, par conséquent à la possibilité de son intervention, telle que Renan la définit, pour la combattre, dans ses *Etudes d'histoire religieuse*, 7e édition, page 138 : « ... Le miracle, un acte particulier de la Divinité, venant s'insérer dans la série des événements du monde physique et psychologique et dérangeant le cours des faits en vue d'un gouvernement spécial de l'humanité ». Cela vous paraît-il assez précis? Nous sommes, l'un et l'autre, vous adversaire, moi partisan du spiritisme, placés en ce moment sur un même terrain, celui de la croyance au miracle.

Permettez-moi de vous poser une question : vous arrive-t-il fréquemment de constater l'apparition de miracles occasionnés par vos prières? Loin de moi la prétention, veuillez ne pas l'oublier, de répondre

pous vous. Bien des choses sont possibles que l'on déclare irréalisables et je m'adresse peut-être à un privilégié honoré par la Providence de faveurs refusées à tant de solliciteurs. On vous mettra donc à part dans la catégorie des élus. J'ai pourtant le droit d'exercer ma critique, à mes risques et périls, dût-on me prendre pour un impie, ce contre quoi je proteste en toute sincérité. Eh bien, sérieusement, j'observe que, dans la multitude des prières qui montent vers le trône de l'Éternel, soit directement, soit par l'intermédiaire des saints, la plupart restent sans exaucement. A quoi cela tient-il? Serait-ce qu'on ne prie pas comme il faut ou qu'on demande des biens immérités? Je connais cependant des gens d'une moralité médiocre, pratiquant l'oraison avec ardeur, qui se flattent d'avoir obtenu, par les procédés d'une superstition puérile, ce qu'ils désiraient. Je me demande s'ils ne prennent pas une simple coïncidence pour un exaucement. Il faudrait, pour avoir le droit de crier au miracle, posséder une connaissance approfondie des conditions dans lesquelles l'événement s'est produit. Nul ne peut certifier que la faveur proclamée n'est pas venue à la suite d'une préparation latente, qui a déterminé le dénouement au moment de la prière. Alors on ne songe plus aux prières inexaucées, pour n'insister que sur celle-là.

Il est si facile d'interpréter les faits selon ses convenances ! J'assistai, un jour, en wagon de troisième classe, pendant la guerre, à une conversation entre un jeune prêtre et un fonctionnaire en retraite, celui-ci paraissant aussi bon catholique que celui-là. L'un et l'autre, avec une conviction résolument exprimée à haute voix, pour l'édification de la galerie, soutenaient que la première bataille de la Marne avait été gagnée par le général Joffre, grâce à un miracle. On ne disait pas clairement si l'intervention était venue de la Sainte Vierge ; j'ai néanmoins l'impression que c'était l'opinion du prêtre et le vieux monsieur, plein de déférence, n'aurait osé contredire. Quoique j'eusse échangé quelques mots de courtoisie avec ces deux stratégistes de sacristie, je ne jugeai pas opportun d'exprimer mon sentiment, non par peur d'entamer une discussion, mais parce que j'aurais passé pour un profanateur. A quoi bon, quand on n'y est pas obligé par un devoir, scandaliser de braves exaltés que votre contradiction enfoncera davantage dans leur préjugé ? Je préférai les prendre pour sujet d'observation, sans qu'ils s'en doutassent, et, comme ils ne manquaient pas de tempérament, la matière eût été assez riche pour un moraliste capable d'approfondir. A ne voir que la surface, je me disais : « Voilà certainement des cléricaux ayant une tendance à tout faire tourner au profit de leur parti ! Quel avantage pour la cause de l'Église, si on démontrait que l'honneur de la

victoire lui revient, par l'intercession des hautes personnalités du ciel, dont elle est la mandataire miraculeusement attitrée ! Je me garderai de soutenir que les saints du calendrier sont impuissants à exercer une influence sur les destinées de notre monde, puisque, selon le spiritisme, les Esprits sont mêlés à notre vie. Cependant je ne voudrais pas me prononcer trop péremptoirement dans la crainte d'émettre un jugement mal motivé sur un sujet ténébreux. J'incline à supposer que, sans le génie de ses chefs, la valeur de ses soldats, certaines fautes de l'ennemi et d'autres circonstances qu'il n'appartient pas à mon incompétence de démêler, la France, presque seule alors, aurait été dans une situation désespérée ». Je faisais à part moi ce raisonnement, un peu amusé par la naïveté de ces dévots du Sacré Cœur qui, flairant un mécréant, puisque je ne faisais pas chorus avec eux, se procuraient, pour me mater, la satisfaction d'un crescendo.

Mais, répliquerez-vous, la position que vous prendriez à l'égard de la Divinité, si vous rejetiez la possibilité du miracle, ne serait-elle pas la même? Providence glacée !

Vous croyez au Dieu personnel, j'y crois aussi ; seulement je me mets en garde contre un anthropomorphisme trop primitif. Dieu est infini et je suis fini ; Dieu est tout-puissant et je suis une créature infime ; Dieu sait tout et je ne sais le fond de rien ; Dieu pénètre dans l'avenir et je ne vois guère dans l'éternité que le moment présent ; Dieu agit donc par d'autres procédés que l'homme. Sa volonté, il ne m'appartient pas de la sonder : Seriez-vous mieux renseigné et, par quelle merveilleuse dispensation, auriez-vous sur la nature entière, son œuvre, des clartés refusées au reste des mortels? Que faire alors? Se résigner à ignorer bien des choses, se soumettre avec confiance, s'estimer heureux de ce que, par les miracles de la médiumnité, de petites ouvertures sont pratiquées sur le monde invisible. En attendant la magnifique révélation qui suit la mort du corps, je médite ces paroles du Psalmiste : « Les cieux racontent la gloire de Dieu et l'étendue manifeste l'œuvre de ses mains ». L'Univers m'apparaît, dans sa majestueuse ordonnance, comme un organisme portant la marque de l'Esprit suprême, qui en a conçu le plan, qui est dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, auxquels il donne, en les pensant, une réalité. L'ensemble des êtres constitue un phénomène qui est perçu par quelqu'un, sans quoi il ne serait pas. Cet Esprit, présent partout, anime tout. « C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être... et nous sommes aussi de sa race ». Cette déclaration vous choque-t-elle par son aspect panthéiste, veuillez vous en prendre à l'un des plus fermes adorateurs du Dieu personnel dont vous ne récuserez pas l'autorité, à l'apôtre Paul, dans

son discours prononcé devant l'Aréopage d'Athènes, Actes des apôtres, XVII, 28.

Le mystique, profondément imbu de la conviction qu'il est en Dieu et que Dieu est en lui, n'a-t-il pas atteint les sommets de la piété autant que s'il se croyait l'objet de grâces particulières, puisque tout procède pour lui d'une grâce universelle? Chez les grands saints, cette conviction devient l'extase, le ravissement, la joie de l'absorption en Dieu. Ames d'élite que les souillures de notre monde affectent douloureusement! Un spirite peut, sans être infidèle à ses principes, adopter cette notion du Dieu vivant, professée par l'Église qui l'encadre dans sa dogmatique. Il y ajoute la croyance aux communications avec les Invisibles, ceux-ci lui donnant des preuves de la survivance par de vrais miracles. N'a-t-il pas, sur ce point, une forte ressemblance avec le catholique qui, médium sans le savoir, reçoit une assistance des saints? Singulière destinée des idées! Le merveilleux, banni de la religion par le rationalisme au nom de la science, y revient sous les auspices du rationalisme avec la garantie de la science.

L'Église, jalouse de son prestige, ne saurait s'accommoder de cette évolution. Avec son habileté bien connue, elle se ralliera au spiritisme, mais pour le diriger. Il y aura alors les médiums autorisés, officiels, par qui nous parviendront les messages divins, tandis que les autres, les profanes, seront les instruments du diable déguisé en ange de lumière. Toujours la même tactique: «Ce qui vient de nous est excellent, ce qui vient du camp opposé est suspect, prenez ma marque.» Mais l'argument du diable, déjà trop exploité par les prêtres, s'usera comme tant de raisonnements qui furent jadis irrésistibles, parce qu'ils s'adaptaient à la mentalité régnante, et qui maintenant gisent mortellement blessés sur le champ de bataille des idées, et le spiritisme vainqueur poursuivra sa carrière, constamment jeune, parce que la vérité ne vieillit pas.

(A suivre). Alfred BÉNEZECH.

Une Voix d'Outre-tombe

Des quatre que nous étions ce soir-là, combien sont encore de ce monde? La vie nous a séparés. La guerre est venue. Deux fois j'ai eu des nouvelles des trois autres, dont un est mort à Sedul-Bahr, en entraînant sa compagnie de Sénégalais à l'assaut des positions turques. Si

ces lignes tombent sous les yeux de l'un de mes deux autres amis, ce souvenir éveillera certainement en son âme une émotion profonde, car il est des choses qui ne s'oublient jamais, et l'appel que nous reçûmes ce jour-là en est une...

Pour moi, l'émotion ressentie fut le point de départ d'une évolution morale bienfaisante, qui m'a apporté avec la foi, le calme et la sérénité.

C'était en 1904, à Toulon au moment des examens oraux d'admission à l'École militaire d'Infanterie. Rentrés des colonies comme admissibles après les épreuves écrites, nous fûmes dirigés sur la caserne du 4e d'Infanterie de marine, au Mourillon.

A cette époque, les candidats étaient nombreux et nous nous trouvâmes 96 sous-officiers admissibles, qu'il fallut loger en chambrées. C'était un avant-goût de la vie de l'École. J'avoue qu'il me fût pénible de n'avoir plus ma chambre où j'aimais à m'isoler, pour travailler, lire ou rêver, aux heures où les devoirs militaires ne me retenaient pas au contact de la troupe et des camarades. Beaucoup, presque tous, étaient comme moi. Le colonel était très bon; tout s'arrangea. Les capitaines adjudants-majors furent sans doute priés de se boucher les oreilles, et les adjudants de semaine, invités à ne rien voir, car quelques jours après notre arrivée, les huit-dixièmes d'entre nous avaient leur chambre en ville et ne paraissaient au quartier qu'aux heures de cours, d'exercices ou d'examens.

C'est ainsi que nous nous retrouvâmes, trois de Madagascar et un de l'Afrique occidentale, voisins de palier, dans une maison meublée de la rue de la République. Le soir, nous nous réunissions tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour travailler ou causer un peu en prenant du thé.

Dans la même maison que nous, d'autres sous-officiers dans notre cas, avaient eux aussi loué des chambres : et nous fûmes amenés un beau soir à suivre chez lui un camarade qui nous avait offert une séance de table tournante. La soirée fut gaie et nous reçûmes une multitude de révélations sur le contenu de nos porte-monnaies, le nombre de nos boutons de culotte et les numéros des boîtiers de nos montres ; renseignements précieux qui servirent à l'un de nous, lequel, ayant égaré son chronomètre, le retrouva je ne me souviens plus bien comment, grâce aux chiffres gravés dans l'or du boîtier.

Il va sans dire que les jours qui suivirent cette soirée récréative, nous fûmes amenés, mes trois amis et moi, à causer longuement du problème des communications avec l'Au-delà. Les plus passionnantes controverses furent engagées avec chaleur. Pour beaucoup, l'affection sincère qui

nous réunissait venait de ce que nous avions eu tous les quatre la même formation intellectuelle. Nous avions fait nos études classiques complètes dans des collèges tenus par des professeurs religieux, Jésuites ou Maristes. Nous avions eu les mêmes enthousiasmes juvéniles, les mêmes ardeurs mystiques, la même soif de Vérité et aussi, hélas ! les mêmes écueils s'étaient présentés sur notre route. En vain nos maîtres avaient tenté de nous retenir, de détourner nos esprits des mystères angoissants que nous voulions percer. Toutes les manœuvres pour nous ramener en eaux calmes, ils les tentèrent, mais devant notre intransigeance de jeunes chercheurs, ils durent prononcer un jour le terrible « Halte-là ! Tu ne sauras rien de plus ; la Raison humaine doit s'incliner devant les dogmes, sans discussion possible ; crois ou passe ! ! ».

Et nous étions passés tous les quatre, sous les sombres voûtes de l'angoisse, du doute. Peu à peu, tout ce qui nous avait semblé simple s'était compliqué ; les preuves que nous cherchions partout s'émiettaient une à une. La Foi vacilla en nos âmes, et peu à peu s'éteignit, faisant place à un vrai désespoir. Le Doute, épreuve terrible pour de jeunes cerveaux, encore tout pétris d'enthousiasmes, d'illusions, les plus belles espérances, les plus nobles rêves, l'idéal enfin se heurtant au monstrueux : *Memento quia pulvis es*. Poussière ! et rien autre chose ! Alors, à quoi bon l'effort, à quoi bon le sacrifice, à quoi bon la vertu, si tout finit à la tombe?

Devant ce néant, la raison atterrée hésite entre les deux modes de vie : Jouir brutalement, sans scrupules, vivre à sa façon, suivant la morale abominable des Nietsche, des Kant et autres philosophes allemands ; ou prendre le parti des naïfs et rester droit, bon, honnête et juste, pour la satisfaction de ce Moi qui n'est qu'un mythe ; ou encore, et c'est à quoi se résolvent les plus nombreux, ceux qui ne croient plus, mêler ces deux modes, selon les principes d'un opportunisme intelligent.

Puisque venus sur la planète, sans avoir demandé à la connaître, par le fait de circonstances indépendantes de tout ce qui aurait pu être notre volonté, nous y devons vivre un certain temps et retourner au néant, du moins que ce passage soit allégé de tout scrupule embarrassant, de toute contrainte morale ; vivons pour vivre et pour jouir.

Mais au tréfond de nos âmes, un vieux sentiment dont nous ne sommes pas maîtres, s'élève contre ce cynisme, et fait que les plus terribles raisonneurs ne sont pas tous de vrais cyniques. Nous l'avions expérimenté tous les quatre et vivions en honnêtes gens que des périls et des peines de même nature ont rapprochés et fait se comprendre.

Notre amitié était solide parce que basée sur la tolérance, le respect des idées et des volontés de chacun, et sur l'indulgence aux fautes, —

quelles qu'elles soient,— auxquelles notre faiblesse humaine est exposée. Nos discussions, quelque âpres qu'elles fussent parfois, ne dégénéraient jamais en querelles. Rien ne nous avait jamais nettement divisés.

Pourtant, chaque soir, revenait dans nos conversations la question de savoir si dans ce que nous avions vu, constaté, expérimenté, il y avait quelque chose de supra-normal, la manifestation d'une entité intelligente, en dehors de ce que nous sommes convenus d'appeler l'âme de chacun des assistants. La réunion de fluides émanant de l'organisme de plusieurs humains, peut-elle produire une autre âme intelligente, ayant accès au plus secret de notre conscience, lisant des chiffres dans nos poches, comptant des pièces de monnaies dans nos bourses, dont nous ignorions le contenu. Ou bien, tout cela est-il tour de force merveilleux, d'un habile prestidigitateur, ou d'un puissant opérateur qui peut priver toute une assemblée de raisonnement, de mémoire, de sensations, prendre sur chaque assistant tout ce qu'il veut savoir, et, réveillant son monde, rendant le contrôle de soi à chacun, nous émerveiller du produit de son cambriolage de nos poches et de notre pensée?

Ou alors, y a-t-il vraiment manifestation d'une âme désincarnée, et dès lors, la vie reprendrait-elle un but, un idéal, un moteur??

Pensées capitales qui échauffaient nos esprits et nous entraînaient à des hauteurs d'où nous sentions venir le vertige, et presque la nausée!

Comment savoir?

Et voici de quoi nous convînmes. Puisque tous les quatre avions un aussi ardent désir de savoir, puisque aucun de nous ne pouvait avancer une explication ramenant toute la question sous un pur objectif raisonnable, acceptable à nos esprits, pourquoi ne pas demander à cette chose inconnue la réponse à la question qui nous brûlait les lèvres. « Qui es-tu? d'où viens-tu? »

Pas d'amour-propre! nous nous connaissions tous les quatre depuis longtemps déjà, nous pouvions bien nous faire crédit de notre parole d'honneur solennellement donnée en toute sincérité de cœur. Et c'est ce que nous fîmes.

Un soir, à vingt et une heures, nous nous réunîmes dans ma chambre, autour d'un guéridon à trois pieds. Nous avions placé ce guéridon bien au milieu de la chambre, avec seulement nos quatre chaises autour, éloignant tous les autres meubles. Place nette, tout fut vérifié, pas de truc, pas de ficelle. Sur la cheminée deux lampes allumées donnaient toute la lumière désirable. Du coke, brûlant dans la grille, répandait une chaleur normale.

Nous nous donnâmes parole de ne rien faire pour ou contre ce qui se

produirait, et nous nous assîmes, les mains posées sur la table, à plat, formant de nos doigts une chaîne continue.

Dix minutes passèrent sans rien amener. Nous étions sérieux, un peu angoissés peut-être, moi du moins, mais pas le moins du monde nerveux. En moi je priais tout bas : « Si vraiment il y a quelque chose au-delà de la vie terrestre, que nous vienne une lueur de ce foyer inconnu ».

Soudain, dans la table, dans le bois de la table, semblait-il, un coup sec fut frappé. Nous nous regardâmes. Ce craquement me parut si caractéristique, si spécial, que l'idée qu'il pouvait avoir été produit par l'un de mes trois amis ne me vint pas et que je sentis un frisson me parcourir des pieds à la tête.

Bientôt un autre coup sec fut frappé, et la table se soulevant sur deux de ses pieds, frappa trois coups, très nets. J'avais eu l'impression très intime que les craquements ne pouvaient avoir été provoqués, mais le mouvement de la table pour frapper d'un de ses pieds pouvait l'être, et sans doute tous nous eûmes la même pensée : Peut-être sans le vouloir, l'un ou l'autre, appuyant trop fort, entraînait vers lui la table.

Nous nous fîmes part loyalement de nos pensées et convenant de suivre l'alphabet, par nombre de coups désignant les lettres, avec, en outre, un coup pour non, deux pour oui. Nous reprîmes nos places.

La table ne fut pas longue à s'agiter. Je l'interrogeai :

— Cette table est-elle animée?

— Oui. — (Deux coups.)

— Puis-je savoir qui l'anime?...

— Esprit.

— Esprit? esprit de qui, de l'un de nous?

— Non.

— As-tu un nom?

— Oui, Baudelaire.

Les coups avaient été frappés nettement, les lettres désignées sans erreur. L'un d'entre nous, même non surveillé par les trois autres, n'aurait pas pu faire frapper la table avec pareille netteté. Nous nous regardâmes angoissés, sans oser nous rien dire. La table répondit à quelques questions sur l'existence de l'âme après la mort, sur la réalité de certains grands faits religieux ou moraux, nous donna très exactement notre défaut dominant et nous conseilla :

— Lisez les *Fleurs du Mal*.

Les coups étaient toujours frappés nettement. Nous prenions l'habitude de ce mode de conversation long et difficile. Parfois devinant un mot avant qu'il ne fut achevé, nous le prononcions et la table frappait plus nettement les deux coups du oui. Il nous arriva de nous tromper

de mot et des coups précipités et saccadés, semblèrent marquer l'impatience de l'Esprit qui nous parlait ; quelque chose comme non non ! non non ! non non !

Après un silence, la table d'elle-même dit :

— Jacquot doute !

— Eh ! oui, je doute, s'écria Jacquot, en se levant ; et vous, ne doutez-vous pas?

Personne ne répondit et la table frappa :

— Kammara !

Nous n'étions plus que trois à avoir les mains sur la table ; Jacquot était allé s'accouder à la cheminée.

Ces sept lettres ne disaient rien à aucun de nous trois. Je fis recommencer et dis à Jacquot : Prends un crayon et note ; cela devient compliqué.

Et la table redit : KAMMARA !

Mais alors se produisit quelque chose qui nous glaça d'épouvante et nous fit nous lever brusquement, en abandonnant le guéridon.

A peine la table avait-elle frappé la dernière lettre du mot, que Jacquot, qui l'avait écrit, s'avança vers elle, et, pâle comme je ne l'avais jamais vu, la voix rauque, lui tout à l'heure narquois, presque gouailleur, il dit :

— Mon lieutenant, lorsque vous m'avez donné l'ordre de rester, connaissiez-vous le danger?

— Oui !

— Mais alors, pourquoi avez-vous commandé Ravan? C'était à mon tour de marcher.

— Parce que j'avais de l'affection pour toi.

Nous regardions cette scène, nous les trois de Madagascar, sans y rien comprendre. Nous sentions seulement qu'il se passait sous nos yeux quelque chose d'effroyable.

Notre sceptique camarade de tout à l'heure debout, devant ce guéridon, lui parlait respectueusement, comme il aurait parlé à une personne véritable, et la table, que nous avions quittée brusquement, se mouvait seule, frappant les coups des réponses, qui se formaient lettre par lettre dans notre esprit.

C'était terrible !

Le dialogue continua et nous apprîmes ainsi qu'il s'agissait du lieutenant Maucorgé, qui commandait le poste de Kammara, en Afrique occidentale, où il avait comme sous-officiers français Ravan et Jacquot, notre ami.

Ayant de l'affection pour lui, sachant qu'une reconnaissance qu'il

devait faire était dangereuse, le lieutenant avait désigné le sergent Ravan pour l'accompagner, laissant au poste le sergent Jacquot.

Il partit et ne revint pas. La reconnaissance fut massacrée tout entière ; on ne retrouva point les corps des deux blancs.

Devant nous, le lieutenant fit à son ancien compagnon le récit de l'embuscade où il fut blessé et Ravan avec lui. Tous deux furent rôtis et mangés par leurs agresseurs anthropophages ; les tirailleurs furent massacrés, et personne ne sut jamais comment le choses s'étaient passées. Les chefs indigènes coupables ne purent être trouvés, et l'oubli se fit sur ce sombre drame de la brousse africaine.

Le lieutenant donna à notre camarade les noms des chefs, traîtres et rebelles ; il indiqua où l'on pourrait retrouver son revolver, celui de Ravan et son chronomètre.

Nous vécûmes, ce soir de février 1904, des heures que nous n'oublierons jamais. — Son récit fait, l'entité s'en alla, après avoir dit qu'elle n'avait besoin de rien. Baudelaire revint dire qu'il affectionnait Jacquot, qu'il viendrait toujours à son appel, et que nous aussi, nous avions un esprit familier et protecteur.

Puis nous nous séparâmes.

Les examens eurent lieu. Trois de nous quatre entrèrent à Saint-Maixent cette année-là. Moi, le quatrième, je partis en Indo-Chine, où j'ai fait ma carrière dans la Garde Indigène.

Quelques années plus tard, à Saïgon, je vis un de mes trois amis et nous conversâmes du passé. J'appris que sur les indications données par le lieutenant Jacquot au ministère de la Guerre, on avait retrouvé les armes, le chronomètre du lieutenant Maucorgé, et les armes du sergent Ravan, entre les mains des chefs noirs qui avaient préparé et exécuté le guet-apens où périt une partie de la garnison de Kammara.

Je n'ai jamais revu Jacquot, mais le message de son ancien chef, qui l'affectionnait et a voulu l'arracher au doute, lui a très certainement rendu la foi en l'immortalité de l'âme, et, comme à moi, le courage de vivre, en faisant un peu de bien, pour attendre l'heure bénie où nous aussi franchirons le seuil de cette vie nouvelle, qui sera ce que nous saurons nous la faire. Il y a, dans cette manifestation spontanée de l'âme du lieutenant Maucorgé, un bel exemple de communication, avec preuve bien convaincante d'identité.

C'est à ce titre que je donne ce récit que je certifie véritable, en tant que me le permet ma mémoire ; et je vous assure que la scène est encore bien présente à mon esprit. Lorsque j'en évoque le souvenir, j'éprouve encore un peu de l'émotion intense qu'elle nous valut à tous les quatre qui en fûmes les témoins.

P. DE LA FONTAINE.

Conférence M. E. Wiétrich

La sympathie

L'Union Spirite Française a donné, le dimanche 30 mai, sa quatrième conférence à la grande Salle des Agriculteurs de France, sous la présidence de M. Gabriel Delanne. Après quelques mots élogieux adressés au conférencier, il cède la parole à M. E. Wiétrich, qui développe, avec son talent habituel, son sujet : « La Sympathie ».

Il se demande si l'heure est bien propice pour parler de sympathie. Il voit encore l'humanité toute frémissante du sang répandu ; la lutte des classes se fait sentir plus intense, le monde a de la peine à reprendre son équilibre. Il cite quelques phrases de la brochure d'Allan Kardec, « Le Spiritisme à sa plus simple expression », édité par l'*Union*. Aux spirites, il a le devoir de parler de la sympathie. Le spiritisme est la seule doctrine pouvant réaliser la fraternité universelle. Il explique les sympathies ou antipathies par les vies successives. Notre vie profonde découle des sources de l'Au-delà; c'est là que se sont élaborées nos destinées présentes, c'est de là que nous sommes partis pour revenir dans les sentiers de l'existence terrestre, avec la résolution de suivre les aspirations de notre cœur vers des destinées plus hautes, plus généreuses.

La sympathie ne doit pas seulement se borner à notre famille, à nos amis, elle doit s'étendre de proche en proche, à tous nos frères en humanité ; pour être vraie, elle doit participer aux sentiments d'autrui, à ses joies, à ses tristesses ; elle doit être une véritable communion d'âmes, une union intime de l'esprit et du cœur, dans la douleur et dans la joie. Ceux que nous appelons les morts, ne continuent-ils pas, eux aussi, de sympathiser avec nous? Nos chers invisibles ne nous font-ils pas connaître qu'ils sont souvent près de nous, qu'ils sont les témoins de nos espérances, de nos douleurs, de nos larmes? C'est vers l'infini que nous devons tourner nos regards.

Quel moyen le Spiritisme doit-il employer pour accomplir sa glorieuse mission? Il doit recourir à la puissance de l'idée et à celle de l'amour, ces deux forces impondérables, auxquelles rien ne peut résister.

Quelle sera la sanction pour ceux qui auront pratiqué ainsi la divine sympathie? Ce sera une vision pénétrante, chez les hommes ; ils verront l'humanité, ils seront également en harmonie, dès ici-bas, avec tous les centres spirituels de l'Au-delà et ainsi, par cette communion intime et mystérieuse, ils prendront dès maintenant conscience de leur propre

immortalité. Leur récompense sera celle de Prométhée enchaîné sur le Caucase, le foie dévoré par un vautour, celle de Socrate buvant la ciguë, celle du Christ expirant sur le calvaire, dans un transport de détresse et d'amour, celle de tous les penseurs, de tous les sages, de tous les prophètes, de tous les apôtres. Ils connaîtront toutes les humiliations, toutes les réprobations de la part des hommes, tandis qu'au dedans d'eux-mêmes, ils sentiront les déchirements du doute, le poids du découragement, les angoisses de l'épouvante, mais le dernier mot appartiendra à la vérité et à la justice et, pour avoir consenti à mourir, ils vivront pour l'immortalité.

Comme toujours, le conférencier a impressionné vivement son nombreux auditoire, par sa parole vibrante et persuasive ; il a été très applaudi et félicité.

Une intéressante partie musicale a clôturé cette réunion. *Le Médium musicien Aubert* a tenu, au piano, pendant près d'une heure, un millier de personnes sous le charme de ses improvisations inspirées par de grands maîtres invisibles. Suivant des indications typologiques, données après chaque morceau, tour à tour Mendelssohn, Chopin, Bach, Liszt, Mozart, Godard se sont fait entendre ; des amateurs de musique compétents nous ont affirmé avoir, presque toujours, reconnu les inspirateurs du médium musicien automate. M. Aubert a été vivement applaudi.

Si nous sommes bien renseignés, l'*Union Spirite Française* se propose de donner, à la rentrée des vacances, — commencement novembre, — une conférence dans la grande salle du Trocadéro, avec audition musicale de ce remarquable médium.

RÉMIO.

Conférences en Algérie

Un important mouvement spiritualiste se dessine dans notre grande Colonie. Le conférencier de l'Union Spirite Française, M. Jules Gaillard, a été appelé par les Sociétés d'*Alger*, d'*Oran*, de *Sidi-Bel-Abbès*, *Tlemcen* et *Mostaganem*. Il a pris comme sujets de ses conférences : Le Spiritisme en l'an 1920 ; du Spiritisme à la métapsychie et l'Évolution spirite.

M. Gaillard a développé et exposé les diverses questions, avec un réel talent d'orateur ; il a obtenu partout un très vif succès.

A Alger, la première conférence a été présidée par le comte de Polignac, membre de l'Institut Métapsychique. Il a ouvert la séance en prononçant l'allocution suivante :

« La Société Spirite d'Alger, comme tant d'autres groupements poursuivant des œuvres de paix, a dû ralentir ses efforts pendant la guerre ; plusieurs de ses Membres ont disparu.

« La guerre a pourtant offert à beaucoup d'êtres l'occasion d'observer des phénomènes spirites et je ne veux citer, parmi les plus illustres, que « Conan Doyle », dont un récent livre, *La Nouvelle Révélation*, est la confession d'une foi nouvelle reçue après la mort de son fils, tué à l'ennemi.

« Jamais le nombre des adhérents aux doctrines spirites n'a été aussi grand en France, en Angleterre, en Amérique.

« C'est pour développer devant vous la signification d'un ensemble de phénomènes trop souvent mal interprétés ou déformés, que le distingué Président de la Société Spirite d'Alger, M. Mende, a pensé recourir à l'un des propagateurs les plus ardents de cette science.

« M. GAILLARD, envoyé sous les auspices de l'*Union Spirite Française*, a été successivement avocat à la Cour d'appel de Paris, député du Vaucluse à 33 ans, conseiller de Préfecture ; il se présente à vous comme un homme dont l'habitude de l'action et les observations recueillies au cours d'une existence dans des milieux différents, confèrent à sa parole l'autorité d'une intelligence qui ne s'est pas contentée de travailler dans les livres.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. GAILLARD tient sa conviction pour le spiritisme. Dès 1880, frappé par une étude de DELANNE sur le darwinisme, il se met à chercher. Il est témoin de plusieurs manifestations frappantes. Il fréquente à Paris, un des médiums anglais les plus connus, nommé SLED et il n'est interrompu dans ses travaux que par l'obligation de se consacrer aux devoirs parlementaires ou administratifs.

« C'est M. MEYER, le généreux Mécène à qui l'on doit la création de l'*Institut Métapsychique de Paris*, dont j'ai l'honneur d'être membre, qui le rappelle pour lui confier le soin de faire connaître, en France, l'état du spiritisme à notre époque : et tour à tour Paris, Lyon, Dijon, Nancy applaudissent M. GAILLARD, qui sait intéresser l'élite intellectuelle de ces grandes villes.

« Avant de prétendre surprendre les voix de l'Au-delà, sachons écouter celles qui nous enseignent le respect de la méthode expérimentale, sans laquelle tout résultat demeure incomplet.

« C'est pour multiplier les observations, établir des hypothèses, faciliter des expérimentations, que l'*Institut Métapsychique International* vient d'être confié à la direction du Dr GELEY, savant intègre, à qui nous devons l'étude d'importants et puissants phénomènes de matérialisa-

tions, ainsi que la publication d'un des meilleurs ouvrages de philosophie spirite « de l'Inconscient au Conscient ».

« Par l'éducation méthodique et l'entretien des sujets médiumniques et grâce à des appareils perfectionnés, le laboratoire de l'Institut peut étudier et contrôler les phénomènes les plus divers comme les plus complexes, avec la garantie de retenir ceux-là seuls qui ne laissent aucune place au doute.

« Avant de donner la parole à M. GAILLARD, je suis certain d'être votre interprète à tous en le remerciant d'avoir tenté la traversée dans un moment où tout aboutit à décourager les plus intrépides. M. GAILLARD débarqué avant-hier, a bien voulu oublier ses fatigues, pour venir nous parler et prodiguer les encouragements nécessaires à ceux dont l'esprit s'inquiète d'un idéal consolateur et fécond, dans une période où l'humanité semble en avoir perdu le goût ».

L'affluence a été très grande. La salle ne contenant qu'un millier de personnes, beaucoup n'ont pu assister à cette belle réunion. La Société d'Alger a dû se procurer des locaux plus spacieux pour les deux autres conférences.

Oran. — La jeune Société l'Union Spiritualiste Algérienne a été amplement récompensée de son dévouement et des sacrifices qu'elle a fait pour la cause du progrès moral. Un public nombreux et sympathique a répondu à l'appel des spiritualistes et théosophes, fraternellement réunis. Plus de mille personnes se sont pressées dans la salle où ont eu lieu trois conférences successives.

Sidi-Bel-Abbès. — « Le Progrès de Sidi-Bel-Abbès », après avoir fait allusion au succès obtenu par M. Gaillard, à Alger et Oran, relaté par ses confrères « Les Nouvelles d'Alger », « L'Écho d'Oran » « Le Soir », « L'Afrique du Nord » et « Le Petit Oranais », écrit : « Nous sommes heureux d'applaudir aussi au succès énorme remporté par le délégué de l'Union Spirite Française auprès du public d'élite Bellabésien dans ses conférences des mercredi 2, dimanche 6 et lundi 7 courant. Il est difficile, en effet, devant une question aussi troublante, de rester indifférents, quand les savants les plus notoires affirment les manifestations de l'âme contrôlées par eux, parfois avec des moyens automatiques et mécaniques. »

A l'heure où nous traçons ces lignes, M. Gaillard continue sa tournée par Tlemcen. Nous ne doutons pas qu'il reçoive le même accueil chaleureux.

Nous sommes heureux de constater, dans notre grande Algérie, cet important mouvement idéaliste, à la recherche de la vérité par la foi raisonnée de la science.

Nous remercions vivement les personnes, si dévouées, se trouvant à la tête des diverses Sociétés et Groupements qui ont rendu la tâche du conférencier facile. Nous félicitons aussi la Presse Algérienne d'avoir ouvert largement ses colonnes aux publications et comptes rendus des conférences. Nous désirons que la Presse de la Métropole suive cet exemple au lieu de s'exercer, comme elle le fait trop souvent, à jeter le ridicule sur les faits psychiques les mieux démontrés. Notre grande Presse s'éviterait ainsi de montrer son ignorance dans un domaine, il est vrai, encore trop peu exploré. Qu'elle consente à chercher avec nous sincèrement la vérité : nous ne demandons pas autre chose. Nous nous déclarerions pleinement satisfaits si nos confrères français voulaient bien accorder à nos idées le même crédit que la presse Anglaise et Américaine..... Espérons !

J. M.

Revues et Journaux

Le Soir, grand journal quotidien d'Oran, constate, sous la signature de M. Ch. Maper, le progrès chaque jour croissant du spiritisme. On peut lui appliquer, écrit-il, ces paroles de M. Jaurès : « Tôt ou tard, du fond de l'abîme, la vérité monte, meurtrie, gémissante, mais victorieuse enfin et implacable. »

La Revue du Clergé français (15 mai) s'exprime en termes bienveillants sur le remarquable ouvrage du docteur Geley « De l'Inconscient au Conscient ». Elle laisse à ses lecteurs le soin de peser les titres scientifiques et les mérites intrinsèques de la palingénésie développée par le savant auteur, et de dire s'il n'existe point une autre philosophie qui, animée d'un égal souci de sauvegarder l'individualité, fournit à l'esprit de l'homme des lumières moins fumeuses... !

Dans un article intitulé : « Conan Doyle et le Spiritisme », *Le Progrès Médical* (du 12 juin) dit : « Après une période de discrédit assez marqué, le Spiritisme retrouve un regain de faveur. Est-ce, suivant l'expression de Jules Sageret (1), le vent de la mort qui, soufflant en tempête pendant plus de quatre ans, a épaulé la Vague mystique qui déferle avec une force nouvelle? Ou bien la science de l'esprit est-elle, comme le croit Bergson (2) sur le point de « donner des résultats qui dépasseront

(1) La Vague Mystique. Flammarion, 1920.
(2) L'Energie spirituelle. Alcan, 1919.

toutes nos espérances ? » L'avenir le dira. En tout cas, on ne pourra point reprocher aux médecins de s'être désintéressés de l'étude des sciences psychiques. J.-J. Rousseau prétendait que, tout au contraire des théologiens, ils n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer et font de leur intelligence la mesure du possible. Rien n'est moins vrai en ce qui concerne le spiritisme.

Bon nombre de médecins et non des moindres, ont étudié et admis la possibilité des phénomènes spirites. Et voici que Conan Doyle, qui exerça la médecine avant d'être un romancier de talent, revient sur cette question et nous explique comment, après une période d'incrédulité absolue, il est arrivé à admettre l'existence de ce qu'il va jusqu'à considérer, comme une nouvelle révélation (1). »

L'auteur de l'article, bien documenté, conclut : « Si l'on veut s'aventurer dans le domaine à peine exploré des réalités psychologiques, travailler, comme dit Bergson, dans le sous-sol de l'esprit, il faut le faire avec des méthodes spécialement appropriées, avancer avec une hardiesse prudente et surtout se garder des enthousiasmes irréfléchis. »

M. G.

Chronique Étrangère

Le Congrès spirite national de Cuba a été, au cours de ces derniers mois, à l'étranger, le plus important événement concernant le progrès et la diffusion de nos doctrines. Les rapports des commissions, les textes des conférences, que nous avons sous les yeux, nous prouvent que les congressistes, réunis par milliers, ont posé les bases d'une action homogène, dont le bon exemple et les heureux effets se feront sentir, non seulement chez nos amis cubains, mais encore dans les pays sud-américains, où se préparent déjà d'autres Congrès, en attendant le grand Congrès qui, avant peu d'années, réunira vraisemblablement les délégués de tous les États des deux Amériques.

L'un des buts poursuivis par le Congrès cubain a été « de rompre avec les mysticismes et les fanatismes, d'en finir avec les ignares du spiritisme, avec ceux qui l'exploitent en y introduisant la fraude, de grouper les esprits sérieux et conscients, dans un esprit de contrôle sicentifique, avec un constant sentiment de responsabilité morale, pour propager la philosophie Kardecienne, en porter la connaissance et la pratique

(1) A. Conan Doyle, *La nouvelle Révélation*, P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

jusqu'aux chefs de gouvernements et la répandre parmi les peuples, pour l'équilibre et la paix de l'humanité. Point de sectarisme, mais un fervent combat pour la Vérité, dans ce monde moderne qui, cahoté de fausses doctrines en véhémentes passions, a un si grand besoin d'ordre et de lumière. Travailler méthodiquement, sans relâche, pour le triomphe de cette Vérité, qui rassemble tous les jours de nouveaux adeptes, qui s'exprime, enfin, par la voie de la Presse (1) et qui, après avoir subi les assauts des ironistes, des ignorants, des matérialistes aveugles et des détracteurs les plus grossiers, est au moment de s'imposer au monde ».

Au nom des lecteurs de cette *Revue*, nous avions adressé aux congressistes d'au-delà les mers, un salut fraternel. M. José Jiménez, président du Congrès, dans son discours d'inauguration, a commenté notre message, et, citant les plus illustres militants du spiritualisme contemporain, a constaté, aux applaudissements de son auditoire, que nos doctrines établissaient, dans toutes les patries, un lien familial entre tous ceux qui les pratiquent.

Une assemblée d'un ordre tout différent réunira sous peu un bon nombre de hautes personnalités ecclésiastiques, représentant les Églises anglaises. Parmi les délibérations prévues, l'une a trait aux « Rapports du Christianisme et du Spiritisme. » Le débat ne manquera pas d'intérêt, si l'on se souvient des divergences d'opinions surgies à cet égard parmi les « bergers des âmes », outre-Manche. Pour ne citer que quelques faits tout récents, disons que l'évêque de Lincoln vient de déclarer : « Le Spiritisme n'est ni folie ni supercherie. Certains phénomènes doivent être étudiés, bien que dans une mesure toute relative, car il ne faut pas chercher à ouvrir les portes fermées par Dieu ». L'évêque de Hereford estime que le spiritisme est moralement et mentalement débilitant ; l'évêque de Norwich s'en tient à la loi du Christ et répudie tout contact avec l'Au-delà. Celui de Truro croit que « l'autre monde doit être voilé à nos yeux ». Celui de Lichfield admet assez volontiers, mais sous bien des réserves, la possibilité de dialoguer avec les défunts. Le Rév. J.-P. Wiles, reprenant l'expression d'un autre évêque anglais, affirme que « le spiritisme est l'allié et non l'ennemi du christianisme ». Ainsi, comme on le voit, les prélats anglais sont loin d'être d'accord : ce qui, pour le présent, vaut d'être constaté, c'est que beaucoup ne sont plus adversaires de nos croyances. Les preuves expérimentales, il est vrai, abondent de plus en plus, comme si les Esprits multipliaient leurs démonstrations.

(1) Il s'agit de la presse cubaine qui, en la circonstance, fut admirable, ouvrit largement ses colonnes aux doctrines spiritualistes. La *Noche*, le *Heraldo de Cuba*, le *Diario Cubano*, El *Truinfo*, la *Nacion*, la *Campana*, El *Imparcial*, d'autres journaux encore commentèrent les travaux du Congrès, à pleines pages : typique exemple de bonne foi professionnelle et qui pourrait être utilement médité, en d'autres pays de la vieille Europe.

dans le but de convaincre plus vite les « cientifiques » et les religieux troublés autrefois antagonistes irréconciliables et appelés, peut-être, à signer, bientôt la paix, en reconnaissant que Religion et Science sont des termes synonymes. Tous tendent à se mettre d'accord sur cette curieuse déclaration que nous trouvons dans le *Liverpool Echo :* « Électricité et télégraphie sans fil existaient au temps d'Adam et Eve. Mais on ne les a su découvrir que depuis peu d'années. Les Pharaons auraient pu construire des aéroplanes, mais ils ne savaient pas. David eut pu tuer Goliath avec une carabine à six coups, mais cela n'était pas encore inventé. De même nos morts nous ont toujours parlé, mais il y a seulement un peu plus d'un demi-siècle que nous avons cessé d'être sourds ». Maintenant, nous entendons et nous voyons. Les savants étudient, et les prêtres ne considèrent plus tous comme satanique, le cas de cette jeune Kloà Dias, qui, à Pelotas (Brésil), voit à travers les corps opaques, désigne ainsi aux médecins le siège des maladies, et bien que sans aucune instruction, discute avec eux, lorsqu'elle est en transe, sur les plus arides problèmes médicaux. Ces faits sont relatés par notre confrère *Expositor*, de Recife.

Le *Light* (22 mai) parle de l'expérience de Miss Harper, qui, le 15 avril, reçut de l'Au-delà un message de M. W.-T. Stead. L'Esprit du célèbre défunt fut invité, par Miss Harper, à se communiquer à d'autres personnes, en Angleterre, et peu de jours après, Mrs Richards écrivait à son amie Harper, pour lui annoncer que Mr Stead s'était communiqué et priait de le faire savoir.

Parmi quelques récentes expériences par le moyen du cristal, retenons celle-ci, réalisée au British College of Psychic Science. Un médium voyant décrivit un visage d'homme encore jeune, type de studieux aux yeux intelligents. Par un message écrit, cet Esprit se fit connaître comme le guide d'une personne présente, à qui il indiqua aussitôt un remède fort ancien pour la guérir d'une indisposition. Après enquête, il fut reconnu que l'Esprit était celui d'un chirurgien naval, mort quatre-vingts ans plus tôt et en relation avec la famille de l'intéressé. Le texte du message était émaillé d'expressions aujourd'hui désuètes, et tout à fait caractéristiques de la façon de parler, aux premiers temps de la période Victorienne, en Angleterre.

A l'occasion de la mort de la princesse Piombino, décédée à Rome, à 84 ans, le *Star* rappelle l'aventure posthume de la mère de la défunte, qui fut Lady Gwendoline Talbot et qui épousa, en 1835, le prince Marc Antoine Borghèse. La princesse mourut après cinq ans de mariage, en soignant les cholériques. Son mari voulut que fut ensevelie avec elle une magnifique bague-saphir, à l'Église Sainte-Marie-Majeure de Rome.

Quelques jours après les funérailles, on arrêtait dans les rues de Rome une mendiante qui portait la bague à son doigt. Elle dit qu'elle priait à l'église, lorsque la princesse morte lui apparut et lui remit le bijou. Vérification faite, on vit que la tombe n'avait pas été profanée. Le cercueil plombé fut ouvert. Le saphir n'y était plus. Le prince Borghèse obtint que l'accusation de vol fut écartée, et il assura le bien-être de la pauvresse jusqu'à la fin de ses jours.

The Progressive Thinker (Chicago) cite le cas curieux d'une communication par le moyen du oui-ja où avaient posé les mains deux jeunes enfants *qui ne savaient pas encore écrire.* Ce soir-là, leur père avait essayé, en vain, d'obtenir une communication écrite. Les bambins se firent un jeu de tenter l'épreuve. Presque aussitôt, le crayon dessina, fort bien, un navire sur une mer agitée. Puis le nom « Emmanuel » fut tracé. Or Emmanuel était le nom du grand-père des enfants, qui était mort avant leur naissance et qui avait été, pendant 21 ans, officier de marine.

Lord Molesworth a perdu son fils à la guerre. Il ne croit pas au spiritisme. Un jour, il se promène dans son jardin, avec sa femme et une force irrésistible le contraint à dire : « Rentrons, notre fils est là et veut nous parler ». Les époux posent les mains sur une table qui s'agite violemment et bientôt, épèle un message « en des termes si personnels, si particuliers, déclare Lord Molesworth, que toute télépathie ou autre influence doivent être absolument mises hors de cause ». Depuis ce jour, les parents consolés s'entretiennent avec leur cher défunt (1).

Camarades d'université, Lord Brougham et G....., conviennent, un soir, que celui qui mourra le premier apparaîtra à l'autre pour lui prouver la survie. G..., peu après, part pour les Indes. Lord Brougham reste longtemps sans nouvelles. Et voici que, certain matin, étant dans son bain, il tourne la tête vers la chaise où il déposa ses vêtements. Il y voit G... assis et le regardant. Très ému, il sort du bain et s'évanouit. Et il apprend, quelques semaines plus tard, que son ami est mort, aux Indes, le jour où il lui apparut, dans sa salle de bain (2).

Constancia (25 avril, Buenos-Aires), signale une nouvelle maison hantée, au Pérou. C'est le deuxième cas, à Lima, depuis peu de mois. Cette habitation, jadis non occupée, venait d'être transformée en caserne de pompiers. On ne tarda pas à y entendre des murmures nocturnes et des voix, si bien que, promptement, les pompiers refusèrent d'y séjourner davantage. Un civil, qui n'avait pas peur, se proposa et fut agréé, pour garder la pompe. Mais, la quatrième nuit, des mains invisibles l'arrachèrent de son lit, alors que des lueurs brillaient et s'éteignaient dans

(1) *The Progressive Thinker*, 24 avril 1920.
(2) *The London Magazine* (mars 1920), rappelé par *The Progressive Thinker* (avril 20).

tous les coins de l'appartement. La femme du gardien, folle de peur, n'eut pas de peine à décider son mari à fuir cet impossible logis. La police, piquée au jeu, voulut découvrir les mystificateurs. Une nuit de pleine lune, un inspecteur et quelques agents, armés de bâtons, se ruent dans la maison. Mais la main insaisissable déboutonne violemment la tunique du chef et décoiffe tous les hommes. L'expédition en reste là. Depuis, la maison n'a plus de locataires.

Tout en réservant notre opinion, faute de précisions, mentionnons encore l' « opération spirite » dont parle la revue *Iris de Paz* (Porto-Rico). Le médium Petra Munez souffre d'une forte angine accompagnée de fièvre, et, soudain, après cinq jours de maladie, entre dans un état hypnotique. Un esprit parle par sa voix : c'est celui d'un docteur Garcia, mort à Sao-Joao, et dont l'identité fut prouvée par la suite. Garcia déclara qu'il vient d'opérer Nunez et que l'opération a réussi. Le patient se réveille, rejette quelques crachats sanglants. Le soir, l'inflammation de la gorge a disparu et le médium peut s'alimenter normalement.

O Clarim (27 mars) parle d'une apparition de défunt au lit d'un mourant : « La terre s'éloigne, dit le moribond, le ciel s'ouvre devant moi, je touche ses frontières. Ne me rappelez pas. Tout est beau ici. Si la mort est cela, oh ! qu'elle est douce !..... Voici, près de moi mes deux enfants qui sont morts. Ils viennent me chercher. Pour voyager, ce sera une bonne compagnie ».

Quelques cas de rêves et de prémonitions, dans *The Occult Review* (juin 1920). Une dame transforme la décoration de son salon, et, avant que personne n'ait pu voir le nouvel arrangement, elle reçoit une lettre d'une amie lointaine qui en fait une description complète, après un rêve. — Une autre personne, plusieurs semaines avant le naufrage du *Leinster*, en rêve tous les détails, qu'elle prend soin de consigner par écrit et d'envoyer, de Londres en Irlande, à une amie. — Une jeune fille, en songe, assiste à l'agonie de son frère, et, plus tard, en décrivant la chambre mortuaire avec exactitude, répète mot pour mot les dernières paroles du mourant à ceux qui l'assistèrent.

Un phénomène assez frappant est publié par la même *Occult Review*. Un soldat anglais, tué en 1914, raconte son passage de la vie à la mort. Il ne se croit pas décédé (1) et il engage la conversation avec un camarade qui se trouve dans le même état que lui. Or, un moment vient où le camarade n'est plus à ses côtés. Que s'est-il produit? Le partenaire n'était pas mort, mais simplement évanoui. Il a repris connaissance. Et voilà le fait étonnant : pendant l'évanouissement, *son esprit a pu*

(1) C'est un fait bien connu et mis en lumière, au cours de la Grande Guerre, par les messages de nombreux soldats tombés au champ d'honneur.

dialoguer avec celui du mort couché à côté de lui. Revenu à lui, ce vivant aura peut-être eu le souvenir d'un rêve où il parla de la bataille avec son compagnon tué. Mais ce qui ne fait pas de doute, c'est que le mort a nettement établi, par son message, cette conversation de deux esprits *dont l'un n'était que momentanément libéré de la matière.*

M. CASSIOPÉE.

Bibliographie

RUPERT VIT ! par Walter WYNN, traduit de l'anglais par Carita Borderieux et Sarah Edwards, 1 volume in-16, Paul Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix : 5 fr., franco 5 fr. 75.

Vous plairait-il de lire un livre de modeste format, bien traduit de l'anglais, rempli de faits inédits, très réconfortant puisqu'il nous prouve expérimentalement la réalité de l'Au-delà, accessible à ceux que les discussions techniques n'intéressent guère, et néanmoins digne d'arrêter l'attention des savants, prenez celui-là. On le savoure aisément en deux heures et il laisse l'impression d'un tonique exquis. L'auteur, M. Wynn, pasteur baptiste, a l'esprit ouvert. « La vérité, nous dit-il, et les faits sont de plus d'importance que les croyances et les dogmes des Églises ». Cette déclaration, venant d'un orthodoxe de la plus belle eau, étonnera peut-être. Une autre, qui termine l'ouvrage, ne surprendra pas moins. « Autrefois, je croyais à la survivance par acte de foi ; aujourd'hui j'y crois parce que je *sais* (c'est lui qui souligne) qu'elle est vraie ». Impossible d'émettre sur le spiritisme une opinion plus favorable. On jugera, par la table des matières, de l'importance de cet ouvrage : Sceptique, mais étonné. — Nouvelles recherches. — Suite des séances chez M. Vango et chez Miss Mc Creadie. — Les recherches deviennent de plus en plus intéressantes. — Incontestable évidence. — Aussi clair que sur une photographie. — Preuve absolue de la survivance. — Mr Stead était-il là? — Nouvelles révélations intimes. — Chez un médium privé. — Étonné ! — La dame au « Strand ». — Une révélation stupéfiante. — J'entends une voix. — Résultats et Conclusions.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS — IMP DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 13, RUE CLAUZEL.